

Exceptionnel ★★★★★ / Excellent ★★★★ / Bon ★★★ / Passable ★★ / À éviter ☹

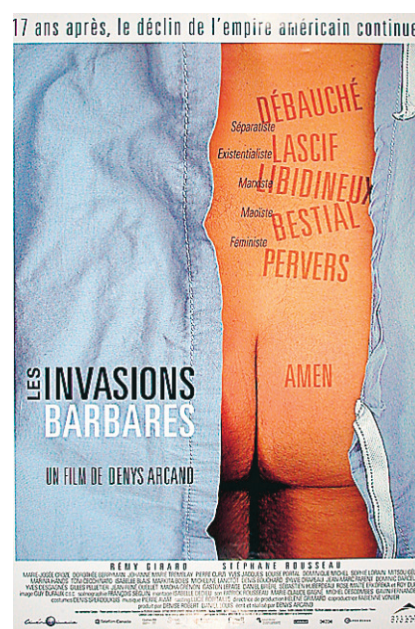
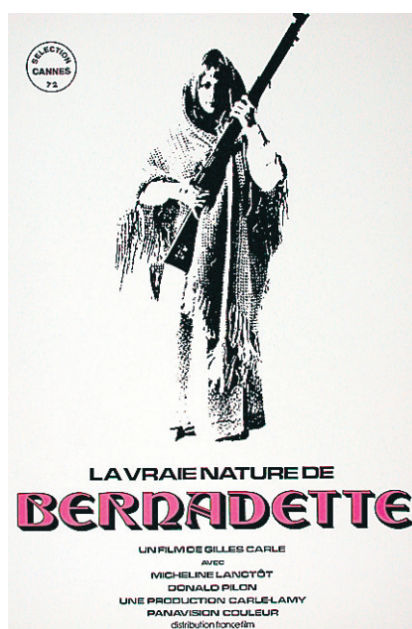
CINÉMA



LOVE ACTUALLY
TOUS POUR UN...
À L'ANGLAISE
PAGE 12

NOS CRITIQUES

<i>My Life Without Me</i>	★★★★	PAGE 7
<i>La Grande Traversée</i>	★★★★1/2	PAGE 9
<i>The Eye</i>	★★★	PAGE 10
<i>Brother Bear</i>	★★★	PAGE 8
<i>The Human Stain</i>	★★★	PAGE 8
<i>In the Cut</i>	★★1/2	PAGE 12
<i>A Problem With Fear</i>	★★1/2	PAGE 10



IMAGES : CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

NOS 20 MEILLEURS FILMS QUÉBÉCOIS

Depuis un an ou deux, le cinéma québécois a le vent en poupe. Des records sont régulièrement battus, la part de marché ne cesse de croître, et, fait plutôt rare, plusieurs productions de chez nous reçoivent l'assentiment du public et de la critique à la fois. Il n'y a qu'à citer quelques titres récents pour s'en convaincre : *Séraphin, un homme et son péché*, *Les Invasions barbares*, *La Grande Séduction*, *Gaz Bar Blues*, *La Face cachée de la Lune*...

Pour faire écho à cette embellie qui, nous le souhaitons, perdurera, nos critiques **Luc Perreault** et **Marc-André Lussier** se sont amusés à établir la liste des 20 meilleurs films de fiction de l'histoire du cinéma québécois. Des choix subjectifs parfois surprenants, issus d'à peu près toutes les époques, qui évoquent quelques-uns des plus beaux souvenirs cinématographiques du Québec. **Voir notre dossier en pages 2,3,4 et 6**

Que vous soyez d'accord ou pas avec ce palmarès, n'hésitez pas à nous faire part de vos commentaires à l'adresse suivante : **arts@lapresse.ca**.



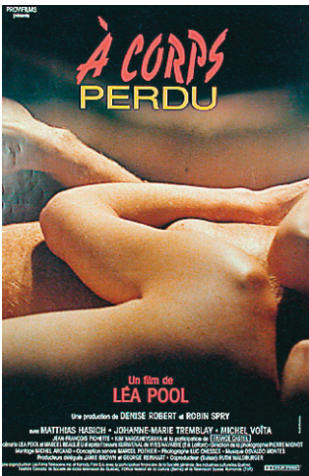
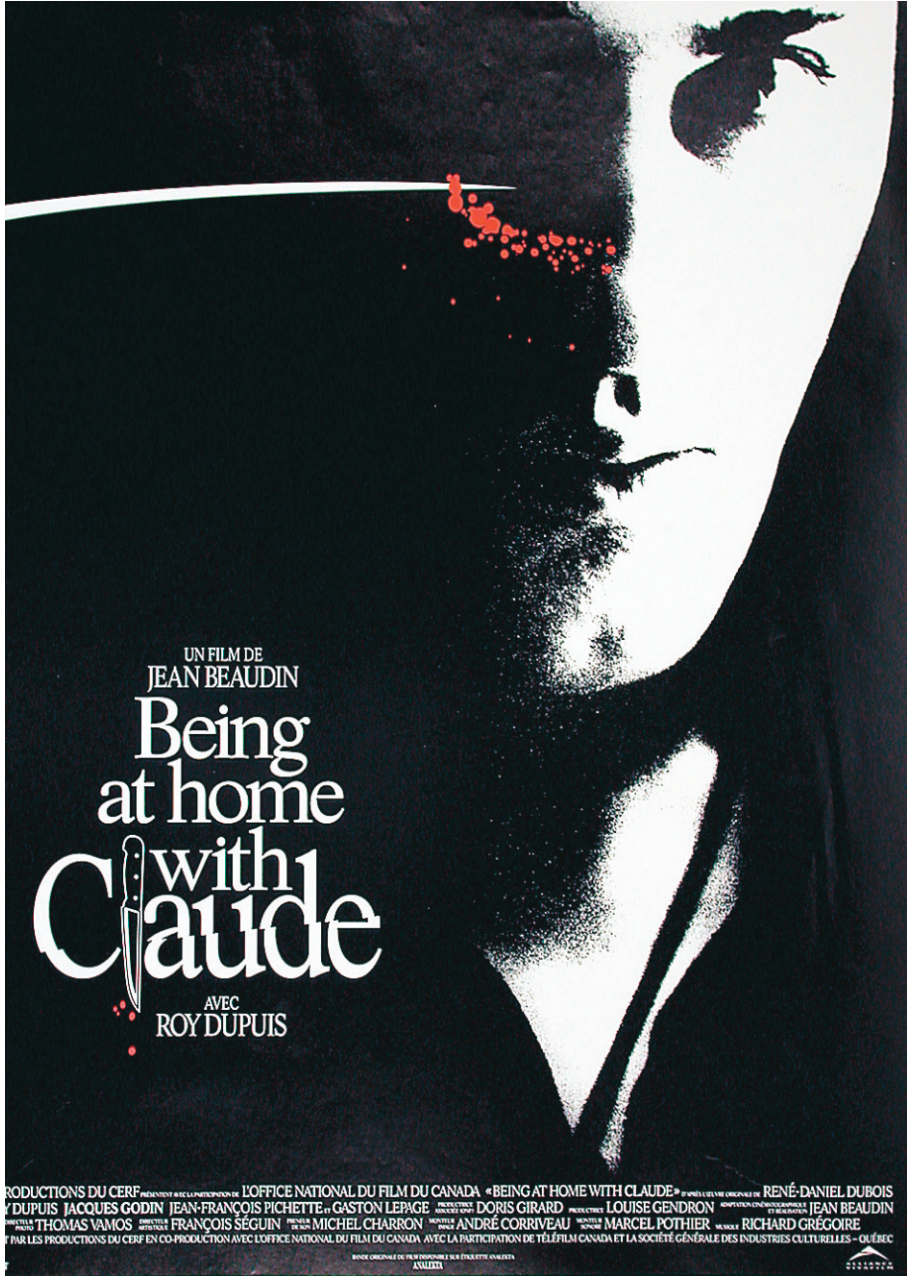
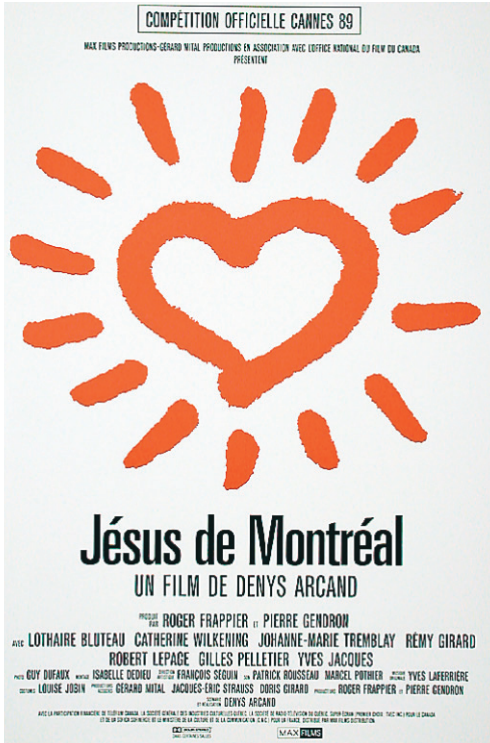
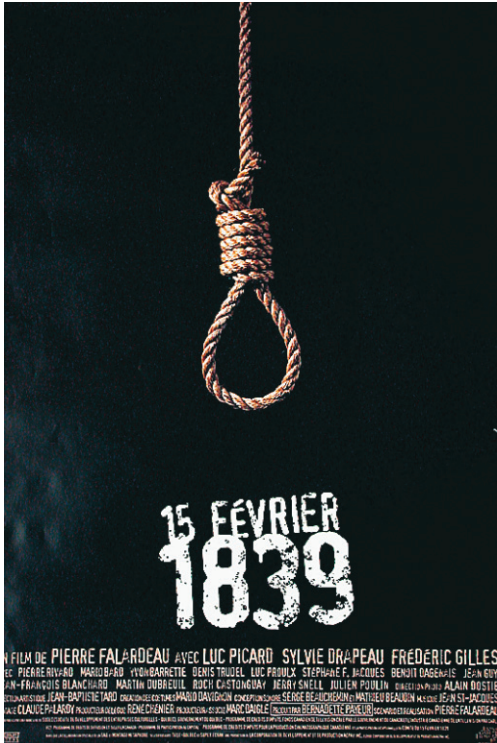
DÉCOUVREZ L'EXPÉRIENCE GUZZO
POUR HORAIRES WWW.CINEMASGUZZO.COM OU 514-326-UZZO

Mega-Plex GUZZO
LACORDAIRE 16

lundi & jeudi
7\$

mardi & mercredi
5\$

NOUVELLE PROGRAMMATION DE FILMS EN FRANÇAIS ET EN ANGLAIS



NOS 20 MEILLEURS

1. LES BONNS DÉBARRAS

Francis Mankiewicz, 1980

D'abord, il y a cette langue composée de mots crus, durs, tranchants, magnifiques. Qui prennent d'autant plus d'éclat qu'ils sortent de la bouche d'une fillette vouant un amour si absolu à sa mère qu'elle s'arrange pour éliminer tout autour ce qui pourrait nuire à cette relation qu'elle voudrait exclusive. La rencontre de la poésie de Réjean Ducharme avec la grande sensibilité artistique du cinéaste Francis Mankiewicz, disparu beaucoup trop tôt, a donné au Québec ce chef-d'œuvre attendu et espéré. L'approche naturaliste du metteur en scène, son attention aux personnages, de même que les inoubliables prestations de Marie Tifo et de l'alors toute jeune Charlotte Laurier (quel choc !), assurent à ce film bouleversant la plus belle place dans l'histoire de notre cinéma. (M.-A.L.)

2. LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN

Denys Arcand, 1986

Un groupe d'intellectuels, quatre gars, quatre filles, profs d'université pour la plupart, se retrouvent autour d'un coulibiac dans un chalet des Cantons-de-l'Est pour discuter de cul et régler le sort du monde. Il y a 17 ans, ce film de Denys Arcand avait fait tout un tabac : 2,2 millions de box-office au Québec et 400 000 entrées en France seulement, en plus de rafler le Prix de la critique à Cannes. Grâce à des dialogues brillants, finement ciselés ou carrément paillardes, Arcand arrivait à concilier intelligence et comédie, phénomène unique jusqu'alors au Québec. Lu récemment dans un journal français : «Si vous avez aimé la fin de l'empire soviétique, vous allez adorer la fin de l'empire américain», encore une façon de rendre hommage au titre du film. (L.P.)

3. LE CHAT DANS LE SAC

Gilles Groulx, 1964

En pleine Révolution tranquille, la phrase liminaire de Claude (Godbout), indépendantiste, héros torturé de ce film, dégageait une saveur prophétique: «Je suis Canadien français et je me cherche.» Aspirant journaliste, Claude entretient une liaison avec une jeune Juive anglophone, Barbara (Ulrich), étudiante à l'École nationale de théâtre. Lorsqu'il s'établit à Saint-Charles-sur-Richelieu, celle-ci lui

reproche de fuir la réalité. En réalité, sous l'influence de Godard, Groulx — qui avait trouvé en Claude son alter ego — recherchait la distance critique nécessaire pour mieux comprendre la société québécoise. Synchrones avec le questionnement de son époque, son film n'a rien perdu de son pouvoir d'envoûtement, grâce notamment à la candeur de ses interprètes et à une trame musicale originale signée John Coltrane. (L.P.)

4. LES ORDRES

Michel Brault, 1974

Quatre ans après la crise d'Octobre, Michel Brault raconte l'arrestation de cinq victimes de la loi des mesures de guerre. Sobre, d'une facture imitant le documentaire, le film dénonçait sans pathos. Entouré d'Hélène Loiselle, Louise Forestier, Claude Gauthier et Guy Provost, Jean Lapointe y faisait montre de ses immenses talents de tragédien. L'écrivain anglais Anthony Burgess qui étaient alors membre du jury de Cannes a raconté dans le second tome de ses mémoires que le film de Brault aurait décroché la Palme d'or sans l'obstination de deux collègues français qu'il ne nomme pas mais qu'on présume être Gérard Ducaux-Rupp et Pierre Mazars. La Palme alla plutôt à *Chronique des années de braise*, Brault se contentant pour sa part d'un Prix de la mise en scène partagé avec Costa-Gavras (*Section spéciale*). (L.P.)

5. MON ONCLE ANTOINE

Claude Jutra, 1971

La campagne québécoise profonde des années 40. Dans un petit village minier, la veille de Noël, tandis que le propriétaire anglophone de la mine distribue des *candies* aux enfants, la mort frappe une maison de pauvres. Tiré d'un scénario de Clément Perron qui se souvenait de son enfance passée à Thetford Mines, ce film d'apprentissage décrit le passage de l'adolescence à l'âge adulte de Benoît (Jacques Gagnon). Sous l'influence de son oncle Antoine (Jean Duceppe), croque-mort et alcoolique, propriétaire du magasin général, et de l'homme engagé (Jutra lui-même), il découvre la vie, les femmes et la mort. Œuvre charmante, chef-d'œuvre d'écriture, ce film a longtemps été classé meilleur film canadien de tous les temps. (L.P.)

6. LA VRAIE NATURE DE BERNADETTE

Gilles Carle, 1972

À une époque où le Québec venait à peine de «sortir du bois», comme on le disait alors, voici Bernadette, héroïne dans le vent : citadine écolo désabusée de la ville, elle se réfugie dans un rang perdu en plein Québec rural. Son retour à la terre façon hippie s'accompagnera cependant d'une terrible désillusion : non, il n'y a pas que de l'air pur à la campagne. On y trouve aussi des profiteurs, des exploiters et même quelques vrais salauds. Comme en ville. En pleine maîtrise de ses moyens, Gilles Carle signe ici sans doute son meilleur film, celui du moins qui va asseoir pour longtemps sa réputation en Europe. Cette Bernadette (superbement défendue par une inconnue, Micheline Lancôt) pourrait être parente de Viridiana. Volet médian d'une trilogie rurale (complétée par *Les Mâles* et *La Mort d'un bûcheron*), ce film instaure un équilibre heureux entre le conte truculent et la quête utopique. (L.P.)

7. LE CONFESSIOANAL

Robert Lepage, 1995

Il a beau dire que le cinéma n'est pour lui qu'un simple passe-temps, Robert Lepage a réalisé, avec ce premier long métrage, un coup de maître. Film ambitieux dans lequel le sens visuel aigu du créateur est bien entendu mis au premier plan, *Le Confessionnal* entremêle habilement deux époques au fil d'une enquête que mènent deux frères pour résoudre une énigme ayant à jamais hanté leur vie. Cette introspection transporte le spectateur au plus noir des années duplessistes, à l'époque même où Hitchcock tournait aussi *I Confess* dans la ville de Québec. Lothaire Bluteau, Patrick Goyette, Anne-Marie Cadieux et l'irremplaçable Jean-Louis Millette brillent dans ce splendide objet qui témoigne d'une véritable vision de cinéaste. (M.-A.L.)

8. LES INVASIONS BARBARES

Denys Arcand, 2003

Que de choses ont été dites et écrites sur ce film depuis mai dernier ! Le fait est qu'on peut bien entendu remettre en question cette vision pessimiste, issue d'une génération de baby-boomers qui mélancolisent à plein régime. Cela dit, *Les Invasions barbares* demeure un film extraordinairement émouvant. Non seulement

par son propos, mais aussi par cette manière habile avec laquelle le réalisateur du *Déclin* apostrophe la réalité sociale contemporaine. L'histoire retiendra bien sûr les prestations inspirées de Rémy Girard, Stéphane Rousseau et de Marie-Josée Croze (pour ne nommer que ceux-là) mais aussi les qualités d'auteur d'un cinéaste d'exception. En ce sens, le Prix du meilleur scénario obtenu au Festival de Cannes cette année ne pouvait être plus mérité. (M.-A.L.)

9. JÉSUS DE MONTREAL

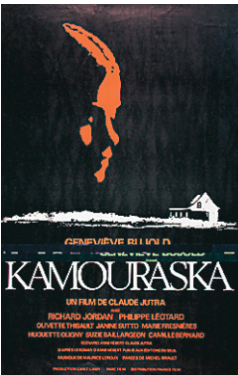
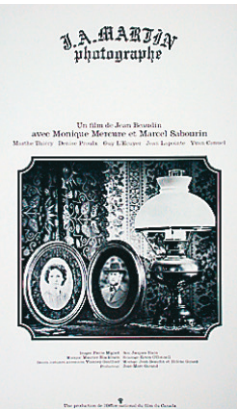
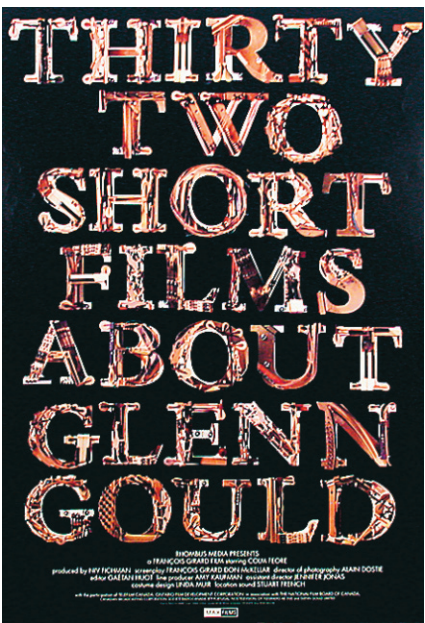
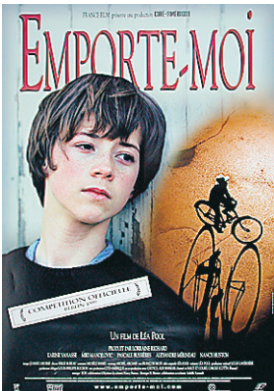
Denys Arcand, 1989

Avec trois films dans notre *Top 20*, Denys Arcand se révèle bien entendu le cinéaste «incontournable» de ce palmarès. Tourné trois ans après le succès international du *Déclin*, *Jésus de Montréal* propose une réflexion mordante sur la notion d'intégrité. À travers l'histoire d'un jeune acteur et metteur en scène (Lothaire Bluteau), à qui on demande de «rajeunir» un vieux spectacle inspiré de la Passion, le réalisateur des *Invasions* tire sur tout ce qui bouge (la publicité, les médias, les services sociaux) en démontrant, avec sa précision d'anthropologue, que des principes universels — parfois illogiques — caractérisent toutes les sphères de l'activité humaine. C'est bien sûr intelligent, précis, magnifiquement écrit, souvent bouleversant. Les images de Guy Dufaux sont aussi superbes. (M.-A.L.)

10. À TOUT PRENDRE

Claude Jutra, 1963

Claude Jutra à ses débuts s'inspire fortement de la Nouvelle Vague dont il fréquente les meilleurs représentants, Truffaut et Rouch en tête. Raconté au je, *À tout prendre* fait figure de confession à nu, étonnamment courageuse en cette époque encore pudique. Claude (Jutra lui-même) a eu une liaison avec Johanne (Johanne Harelle qui tiendra un petit rôle dans *La Dame en couleurs*, son dernier film, après avoir partagé la vie du sociologue Edgar Morin). À travers leur relation déjà terminée, Jutra évoque l'existence d'un milieu intellectuel au début des années 60. Narcissique, égocentrique, le film vaut surtout par son style unique dans notre cinéma et aussi par l'aveu par Jutra de son homosexualité, sans parler de son «Québec libre» final. Dans une scène où il se jette à l'eau, on a vu une anticipation de sa propre fin. (L.P.)



IMAGES : CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

FILMS QUÉBÉCOIS

11. **LÉOLO**

Jean-Claude Lauzon, 1992

Obsédé par la folie qui s’est emparée de toute sa famille à l’exception de sa mère (Ginette Reno), le jeune Léolo, 12 ans (Maxime Collin inoubliable dans ce rôle), croit trouver son salut dans le rêve. Il rêve qu’il est d’origine italienne et il se croit amoureux de la belle Bianca, sa voisine. Mais sa reconnaissance, il la trouvera auprès d’un «dompteur de vers» (Pierre Bourgault), le seul à discerner chez lui une aptitude pour l’écriture. Cette fable autobiographique, brillant condensé des obsessions de son auteur, révélait en Jean-Claude Lauzon l’immense cinéaste qu’il était devenu. Arrogant et prétentieux pour plusieurs, il avait fait la preuve avec *Léolo* de son aptitude à transmuter en poésie un quotidien rachitique. (L.P.)

12. **EMPORTE-MOI**

Léa Pool, 1998

Il n’y a pas que l’exceptionnel talent d’actrice de Karine Vanasse qui fut révélé dans ce très joli film de Léa Pool. Dans cette chronique à caractère autobiographique, la réalisatrice d’origine suisse transpose en effet sa propre adolescence à travers le parcours d’une jeune fille qui, dans le Québec des années 60, grandit à l’ombre d’un père artiste tourmenté et d’une mère neurasthénique. Évidemment, les chroniques du genre pullulent au cinéma, mais Léa Pool propose ici une approche impressionniste qui fait mouche. La force des personnages, la finesse des dialogues, la sensibilité dont fait preuve la cinéaste (tant dans sa réalisation que dans la façon dont elle dirige ses acteurs), de même que l’évocation de toute une époque à travers une oeuvre phare comme *Vivre sa vie* de Godard, font d’*Emporte-moi* un film à part. (M.-A.L.)

13. **32 FILMS BREFS SUR GLENN GOULD**

François Girard, 1993

Fiction? Documentaire? Fiction documentée? Le fait est que ce film singulier, inclassable, est trop précieux pour être écarté de ce palmarès. Pour reconstituer — et de quelle brillante façon — la vie de ce personnage atypique, célèbre pianiste torontois qui, en 1964, a décidé d’abandonner la scène en pleine gloire par «objection morale», François Girard s’est inspiré des *Variations Goldberg* de Bach. La structure du film repose ainsi sur 32 vignettes autonomes. Magnifiquement

liées, celles-ci proposent autant de lectures différentes d’un personnage trouble qui, par ses exceptionnelles qualités d’interprète, a bouleversé le monde musical. Dans la peau de Glenn Gould, Colm Feore épate. Tout autant que cette oeuvre unique, laquelle constitue un véritable morceau de bravoure. (M.-A.L.)

14. **15 FÉVRIER 1839**

Pierre Falardeau, 2000

Depuis le temps qu’il voulait faire «son» film sur les Patriotes, Pierre Falardeau a évidemment mis la barre très haut. Et il n’a pas raté son coup. Non seulement né du désir du cinéaste mais aussi de celui d’un comité de citoyens qui, devant les refus successifs de Téléfilm Canada de financer le projet, a orchestré une véritable campagne de soutien, *15 février 1839* se révèle en effet un film poignant dans lequel certaines scènes ne sont pas près de s’effacer de nos mémoires. En relatant les dernières heures de deux Patriotes qui, au petit matin du 14 février 1839, apprennent qu’ils seront pendus le lendemain, Falardeau laboure bien entendu le terrain du film politique mais aussi celui de l’intimité, de l’émotion. Dans la peau de Chevalier De Lorimier, Luc Picard atteint des sommets. (M.-A.L.)

15. **KAMOURASKA**

Claude Jutra, 1973

Un roman d’Anne Hébert aux horizons vastes comme le Saint-Laurent a fourni à Claude Jutra l’occasion d’entreprendre son oeuvre la plus aboutie. Fresque à la *Docteur Jivago*, *Kamouraska* met en scène un échec, devenant ainsi le film maudit québécois par excellence. On l’a depuis restauré dans le respect du montage original de son auteur. Avec le temps, cette épopée ambitieuse s’imposera, espérons-le, comme un grand classique du cinéma québécois. (L.P.)

16. **LE RETOUR DE L’IMMACULÉE-CONCEPTION**

André Forcier, 1971

Devenu avec le temps invisible — sauf à l’occasion, à la Cinémathèque — le premier long métrage d’André Forcier tourné pratiquement sans moyens pendant quatre ans durant les week-ends laissait déjà entrevoir un talent prometteur. Portrait d’une certaine jeunesse désabusée, d’un humour un peu potache, le film surprend aujourd’hui — tout comme *Chroniques labradoriennes*, le court métrage qui l’avait précédé — par sa liberté de ton absolument unique. Contemporain du *Viol d’une jeune fille douce* de Gilles Carle, il en partage la vedette, Julie Lachapelle. (L.P.)

17. **À CORPS PERDU**

Léa Pool, 1988

Après *La Femme de l’hôtel* et *Anne Trister*, deux films à caractère personnel, Léa Pool a porté à l’écran le très beau roman d’Yves Navarre *Kurwenal ou la part des êtres*. Évitant les écueils de l’adaptation, la réalisatrice affine ici son style en s’attardant à la quête existentielle d’un reporter-photographe (Matthias Habich) qui, après avoir appris le départ des deux êtres dont il est amoureux au retour d’un voyage particulièrement éprouvant dans un pays d’Amérique centrale, entreprend un reportage sur Montréal au cours duquel il traque des images pouvant exprimer son désarroi. Visuellement splendide, *À corps perdu* se démarque aussi par une émotion sobre mais tangible, relayée par des acteurs magnifiques, dont deux nouveaux venus au cinéma : Johanne-Marie Tremblay et Jean-François Pichette. (M.-A.L.)

18. **BEING AT HOME WITH CLAUDE**

Jean Beaudin, 1992

Il s’agit ici avant tout d’une rencontre avec un texte flamboyant. Dans la pièce de René-Daniel Dubois, il se dit en effet des choses renversantes sur la passion amoureuse, lesquelles transcendent ici la simple histoire de crime passionnel. Cela dit, le coup d’éclat de Jean Beaudin aura été de donner un véritable souffle cinématographique à ce huis clos dans lequel un inspecteur de police effectue un interrogatoire serré auprès d’un prostitué qui se livre aux autorités en disant avoir commis un meurtre. Une mise en scène fulgurante

(les 15 premières minutes sont dignes de figurer dans l’anthologie), une émotion intense (Jacques Godin et Roy Dupuis se révèlent à la hauteur du texte), une photographie magnifique (signée Thomas Vamos) et un climat musical évocateur (Richard Grégoire — voix de Richard Séguin) auront tôt fait d’inscrire *Being At Home With Claude* parmi les films les plus marquants. (M.-A.L.)

19. **J.A. MARTIN PHOTOGRAPHE**

Jean Beaudin, 1976

Au début du siècle dernier, Joseph Albert Martin (Marcel Sabourin) gagne sa vie comme photographe ambulant. Sa voiture couverte d’une bâche et traînée par un cheval lui sert de moyen de locomotion. Sa femme, Rose-Aimée, en a marre d’être laissée toute seule à la maison. Un jour, elle s’embarque avec lui dans une tournée des villages québécois. Leur couple vacillant va tout à coup retrouver sa vigueur d’antan. Grâce à une remarquable direction photo (signée Pierre Mignot) basée sur les éclairages naturels mettant en valeur le clair-obscur — Stanley Kubrick venait de tourner *Barry Lindon* — ce film frappe encore aujourd’hui par son esthétique soignée. Mais le moteur du film reste avant tout Monique Mercure dans le rôle de Rose-Aimée, dont l’interprétation allait lui valoir un Prix d’interprétation à Cannes. (L.P.)

20. **UN ZOO LA NUIT**

Jean-Claude Lauzon, 1987

Du climat de violence exacerbée du début jusqu’aux notes déchirantes du *Voir un ami pleurer* de Brel sur le générique de fin, Jean-Claude Lauzon aura, dès son premier long métrage, imposé un style unique, novateur. En suivant son héros Marcel (Gilles Maheu) qui, après deux ans de réclusion, affronte la faune urbaine auprès de laquelle il doit trouver de nouveaux repères, le réalisateur de *Léolo*, lui aussi disparu beaucoup trop tôt, fait un détour bouleversant du côté des relations père-fils. L’étonnante dynamique qui se crée entre Marcel et son père (Roger Lebel) constitue en effet le coeur d’*Un zoo la nuit*. C’est d’ailleurs à travers elle que ce très beau film trouve tout son sens. Il fallait un sacré culot — et beaucoup de talent — pour imposer une telle rupture de ton de façon aussi harmonieuse. *Un zoo la nuit* est le aussi le film phare des années 80 sur le plan esthétique. (M.-A.L.)